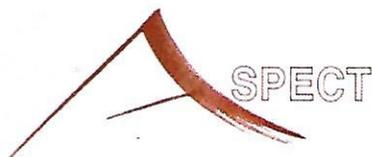
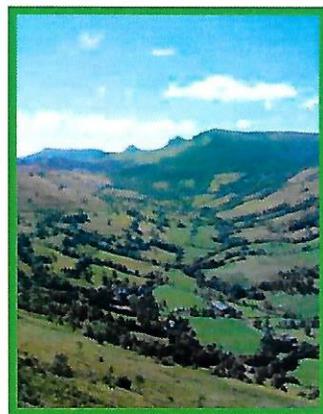


La Vallée du Mars au fil du temps.....



EDITORIAL

N° 6

Janvier 2010

Prix : 2 euros

Sommaire :

Informations en bref	p 2
Rappels historiques	p 3
Témoignages de Gisèle Spinouze recueillis par J.F. Maury	
« l'orpheline »	p 4
« la viande »	p 5
« les Allemands »	p 6
Témoignage de J.-R. « cela s'est passé au Falgoux »	p 7
Le culte de Pétain	p 7
Témoignage de M. Viscita, petit réfugié marseillais	p 8 / 9
Témoignage de Jean Perret Souvenir d'un maquisard	p 10 / 11
Délibérations municipales à Saint Vincent de Salers	p 12
Retranscription du carnet d'un prisonnier par J.P. Verger	p 13
Patrimoine à sauvegarder : les fours à pain	p 14 / 15
Comment participer	p 16

Ce bulletin N°6 est un numéro un peu spécial puisque nous allons aborder principalement :

La vie dans la vallée du Mars sur la période de 1930 à 1945.

Nous avons, pour cela, recueilli de nombreux témoignages auprès de nos anciens de la vallée et je souhaite les remercier chaleureusement, qu'ils soient identifiés ou anonymes.

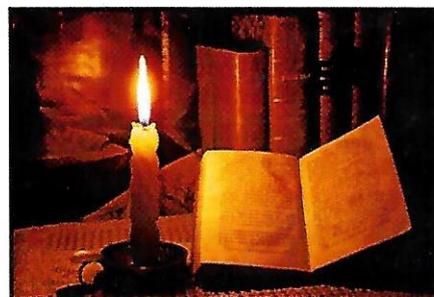
Je tiens à remercier également Jean-François MAURY qui m'a transmis ses derniers écrits correspondant au complément de son livre « Contes et légendes de St Vincent de Salers » (Ed. Ostal del libre, Aurillac 2001). Ces textes paraîtront dans ce bulletin au fur et à mesure des sujets abordés.

Un remerciement particulier à Jean-Paul VERGER pour l'abondante documentation qu'il m'a transmise et qui me sert souvent de base pour la rédaction de mes articles.

J'ai une petite pensée émue pour tous les « anciens » qui nous ont quittés en 2009, et je souhaite à tous les lecteurs de ce bulletin et à leur famille, une très bonne année 2010.

Il y a encore beaucoup de sujets à aborder dans les bulletins à venir et je continue mon travail de mémoire avec grand plaisir.

Françoise PICOT
née FAUCHER



*Parler de nos ancêtres, c'est les faire revivre.
Ne rien dire, c'est les oublier !!*



INFORMATIONS EN BREF



Dans le but d'organiser un jour prochain une exposition sur le thème :

« les écoles de la vallée du Mars
au fil du temps »,

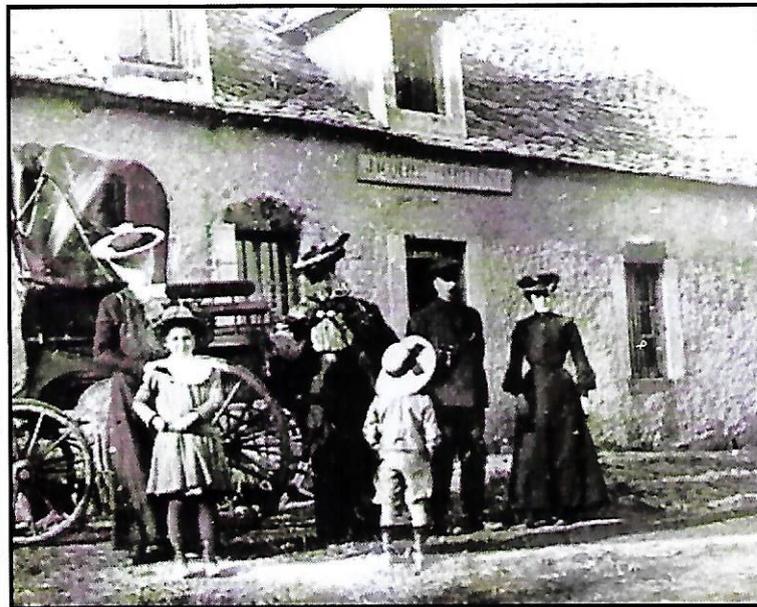
nous recherchons d'anciennes photos de classe avec identification des élèves si possible.

Nous en avons récolté de nombreuses émanant du Falgoux (écoles du bourg et de la Franconèche), deux de St Vincent et une seule du Vaultier (voir ci-contre datant de 1943 environ, sans nom).

Nous lançons un appel afin que les trois villages soient représentés lors de cette exposition.

La vallée du Mars, hier et aujourd'hui

Nous nous sommes tous, un jour, émerveillés devant un paysage, un objet, un personnage, une scène de vie quotidienne...et notre appareil photo était là, à portée de main, pour immortaliser ce moment. Nous vous proposons dans cette rubrique de faire paraître vos plus belles photos prises dans la vallée du Mars, bien sûr ! N'hésitez pas à nous les faire parvenir (en précisant, date, lieu et quelques commentaires soit par courriel (picot.valleedumars@free.fr) soit par courrier à ASPECT à St Vincent de Salers.



Les photos ci-dessus ne datent pas d'aujourd'hui !!! Elles ont été prises au tout début du XXème siècle et nous remercions vivement M. Jean RONGIER pour nous les avoir transmises avec ses commentaires.

La 1ère, « une sortie de messe au Falgoux où les dames, malgré la chaleur et la poussière, montaient à la Michie ou descendaient à Besse à pied dans les cailloux et les bouses de vaches ».

La 2ème, « une balade à Néronne, avec halte devant la maison Jacquier ». On peut reconnaître, entre autres, le Colonel Morio, qui fut maire du Falgoux.

Nous vous laissons admirer les costumes, les ombrelles et la voiture !!

LA VIE DANS LA VALLEE DU MARS PENDANT LA PERIODE 1930 à 1945

Cette période est chargée d'évènements, même pour les cantaliens, éloignés de la guerre, mais qui en subissent les conséquences.

Ci-dessous un petit rappel des différents évènements nationaux répercutés aux habitants du Cantal et donc aux habitants de la vallée du Mars.

La vie quotidienne dans notre vallée durant ces années nous est racontée par nos « anciens ». Certains ont disparu aujourd'hui mais, grâce à leurs témoignages, nous pouvons simplement revivre des « tranches de vie » parfois très émouvantes.

Rappels historiques

La **mobilisation générale** est décrétée le samedi 2 septembre 1939.

Après la défaite, la journée du mardi 25 juin 1940 est déclarée journée de deuil national.

Le 10 juillet 1940, les parlementaires votent les pleins pouvoirs au gouvernement Pétain-Laval pour une nouvelle constitution de l'Etat Français. La nouvelle devise de la France devient « Travail, Famille, Patrie ».

En juillet 1940, au moins 1 500 000 soldats français étaient **prisonniers**. La vallée du Mars n'a pas échappé à son contingent de prisonniers, isolés de leur famille. De nombreux « anciens » témoignent d'un parent prisonnier mais nous ne pouvons les citer tous. L'aide aux prisonniers s'organise grâce à des initiatives locales. L'absence des hommes valides obligeait les villageois à travailler en commun pour les rudes tâches estivales.

Les Allemands vont imposer le 10 septembre 1940, le **rationnement du ravitaillement** aux français.

Il y avait des cartes d'alimentation, de vêtements, d'articles textiles, de tabac, de vin..., des bons d'achat de chaussures, d'articles ménagers... **Tout absolument était contingenté** :

Le **pain** constituait la nourriture essentielle mais les stocks de farine étaient faibles. Le Cantal pouvait se suffire en **viande** mais il lui était imposé de fournir aux autres départements un contingent élevé d'animaux et la ration de viande devint insuffisante. La production de **lait** était réservée en grande partie à la fabrication du fromage. La ration de **sucre** était trop juste, celle de **tabac** insuffisante, le **savon**, rare, était de mauvaise qualité.

Ce système de rationnement a survécu encore plus de 4 ans après la libération.

L'administration vichyssoise étant incapable de distribuer les denrées, le **troc** apparut.

Des jardins populaires furent créés (existence au Falgoux d'un de ces jardins d'après les souvenirs de **M. SERRE**).

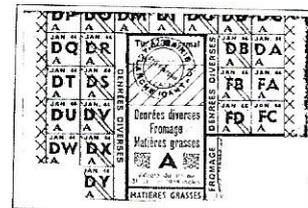
En 1940, une **campagne de récupération** de la ferraille est lancée (taux de 15 F/100 kg). On récupère aussi les os dont on peut retirer le suif (fabrication du savon). En 1942, on récupère les cheveux (mélangés avec des textiles, ils servent à fabriquer des couvertures).

La **circulation des véhicules automobiles** était pratiquement inexistante. Les **bals étaient interdits**.

En 1942, l'économie allemande avait davantage besoin d'ouvriers d'usine que de paysans. Il était donc avantageux de remplacer quelques agriculteurs prisonniers par des ouvriers en nombre supérieur et plus ou moins volontaires. C'est la **relève** (le Cantal devait fournir 475 jeunes). Cette relève ne donnant pas d'assez bons résultats, le **Service de Travail Obligatoire (STO)** fut créé. Ces travailleurs devaient partir en Allemagne avant le 30 juin 1943. Chaque jeune était porteur d'une carte de travail pour repérer les réfractaires. Le refus du STO conduira beaucoup de jeunes à partir pour le **maquis** (voir *témoignage de M. Jean PERRET*).

La loi du 30 janvier 1943 fait connaître la constitution officielle de la **Milice française**. Créée pour lutter contre la résistance, mais aussi pour poursuivre les réfractaires au STO, elle fut très impopulaire.

L'exode : De nombreux enfants parisiens sont venus se réfugier dans la Vallée du Mars durant cette période. En 1943, les bombardements sur Marseille étaient dangereux pour la population. Le Préfet Roger HOMO proposa d'héberger 5 000 enfants dans le Cantal. 5000 paires de galoches ont été distribuées et le Préfet régional de Marseille est venu jusqu'à Salers pour visiter ses administrés. Notre vallée a accueilli des enfants marseillais. Ils ont laissé des souvenirs dans de nombreuses familles de nos villages (voir le *témoignage de M. VISCITA, petit marseillais réfugié aux Aldières*).



Témoignage d'un vécu de jeunesse dans les années 1930 et 1940-1945, par Gisèle SPINOUBE née DUCHER en 1923 à Escoalier, commune de Mauriac, route de Chalvignac. Elle a vécu une partie de son enfance à Chabannes de Méallet, et enfin à Saint-Vincent.

« Les familles avaient beaucoup d'enfants, des difficultés pour survivre, et s'il arrivait un malheur, la charge des enfants revenait aux parrains. Les parrains devaient élever les orphelins (promesse lors du baptême). Avec ses frères et sœurs, Gisèle s'était retrouvée orpheline très jeune, mais la famille n'a pas été divisée entre tous les parrains et marraines, puisque leur grand-mère a pu les élever ensemble. »

Voici quelques-uns de ses souvenirs en version française et en patois :

L'ORPHELINE

L'ARFANIÒLA [larfanioga]

« Dins les temps, les pairins que teniáun una plaça enòrma, comprenes. Quò ieu que t'o dise. Quand siaguere òrfelina de mon paire e de ma maire, ma mairina, proprietari d'Escoalier, qu'èra una marchanda de tialas, alòr èra richa, e me diguet, Gisèla : « Pusque n'as pas pus ton paire e ta maire, n'as qu'a venir amb nosautes ! Atau saràs pas malerosa ! » Te rendes còmpte, marchanda de tialas, aquela femna, e aquel òme, qu'èra lo pairin « Jorda »(1), que fasiá lo car d'a Sent-Vincenç. Alòr, Gisèla saguèt testuda e i voliá pas anar. E ieu m'en sabe avora. E 'quò perqué qu'èraun proprietaris de nòsta bòria, que quand m'aviá apelada chas gu-ela, e quand siaguere orfelina, que me diguèron « qu'ils avaient besoin de moi ! ».

Aneit fason dels coissins, mès alòr 'quò èra les vièlhs qu'a-aviáun l'idèia que, sabes, dins les temps quand fasiáun de tialas, fasiáun tot : amassavaun las fuelhas las pressavaun, e ne fasiáun de còstias, de matalas. Dins mon temps, quand anavaun mèdre, la palha s'amassava, petiòt. E les efants amassavaun tot par tèrra, a la fin, quand aviáun fait las javèlas e tots anavaun amassar lo gran [gro], e la palha, per la clujada atanben. 'Quò que, dins les temps, i aviá la clujada, e que la palha s'amassava coma de l'òr. Aneit [anœi], s'en foton, i a de teulas [tiouga], mès d'aquel temps, mès qu'aièr, la clujada la fasiáun en palha, e per tèrra i aviá pas lo planchier, mès qu'èra de la tèrra. 'Quò fai sesenta datz e nau ans (79 ans) d'aquò ! Fai un brave bocin.

Aviá un oncle (2) qu'èra institutor e alòr comprendes, quand ieu ai ajut vès catòrze ans, ère lojada, e aviá mon fraire Canit, e la Mitona, e nòste oncle venguèt, e nos disiá qu'aviáun tres familhas diferentes que nos voliáun adoptar. Èraun gentes qu'èraun bien braves, mès deviam pèdre nòste nom de familha e surtot pus nos veire [bire] entre fraires e sòrres (3). Alòr, quand de bien veire aquò : a catorze ans, ieu que pòde ganhar ma vida, e demòre ansin. »

« Autrefois, les parrains avaient une place énorme, tu comprends. Et c'est moi qui te le dis. Quand je fus orpheline de mon père et de ma mère, ma marraine, propriétaire de la ferme d'Escoalier, qui était une marchande de toiles, ma marraine, donc, elle était riche alors, et elle me dit, Gisèle : « Puisque tu n'as plus ton père et ta mère, tu n'as qu'à venir avec nous ! Ainsi tu ne seras pas malheureuse ! » Tu te rends compte, marchande de toiles, cette femme, et cet homme, c'était le parrain « Jourde »(1), celui qui conduisait le car de Saint-Vincent. Finalement, Gisèle a été têtue et ne voulait pas y aller. Et moi je le regrette maintenant. Et cela, comme ils étaient propriétaires de notre ferme, quand elle m'avait appelée chez elle, et quand j'ai été orpheline, ils me dirent qu'ils avaient besoin de moi !.

Aujourd'hui on fait des coussins, mais alors c'étaient les anciens qui avaient la façon parce que, tu sais, autrefois quand on utilisait des toiles, on faisait tout : on ramassait les feuilles, on les pressait, et on en faisait des paillasses, des matelas. À mon époque, quand on allait moissonner, la paille était mise de côté, mon petit. Et les enfants ramassaient tout ce qu'il restait par terre, à la fin, quand on avait fait les javelles et nous tous nous allions ramasser le grain, et aussi la paille, pour la toiture en chaume. C'est qu'autrefois, il y avait des toits en chaume, et que l'on gardait la paille comme de l'or. Aujourd'hui, on s'en fiche, il y a des tuiles, mais à cette époque, hier, la chaumière était couverte de paille, et par terre il y n'avait pas de plancher, car le sol était en terre. C'est que cela fait soixante dix et neuf ans (79 ans) ! Cela fait beaucoup.

J'avais un oncle (2) qui était instituteur et alors tu comprends, quand j'ai eu environ quatorze ans, j'étais placée, au travail, et il y avait aussi mon frère Canit, et ma sœur la Mitoune, et notre oncle est venu, et il nous disait qu'il y avait trois familles différentes qui voulaient nous adopter. C'était des gens bien braves, mais nous devions perdre notre nom de famille et surtout ne plus nous voir entre frères et sœurs (3). Alors, quand on revoit cela, à quatorze ans, heureusement que moi j'ai pu gagner ma vie, et rester ainsi »

LA VIANDA

« L'òrt èra impòrtant dins lo temps. I aviá pas ren qu'una salada o un pòrre. I botavam tot. La tèrra se perdiá pas. E disiam quand parlavam de l'òrt : « E ben ! i a de la « vianda » ! Qu'èraun dels legumes. Apelavam aquò de la « vianda » (4). Disiam : « Qu' i a de la vianda dins aquel òrt ! »

Per la Sent Jan, fasiam dels fuòcs, botavam de brostas. E fasiam un grand fuòc, e fotiam lo fuòc aquí e qu'èra la Sent Jan que tot aquò s'es vist, e se vesia. Quand ère pichòta 'quò fasiam pas fèsta coma aneit, pichòt ! E qu'èra tot ! I aviá pas mai de fèsta. Quò fasiam fèsta, mès pas sovent. Que quand siagueram jueines, qu'èra amb la guèrra, me maridère en quaranta quatre, alòr just' aprèp la guèrra, t'en fases una idea, qu'aviá pas trop per manjar. Un moment, per Dimars Gras, anaviam a la messa, èraun les Cendres e lo curat nos fasiá la crotz sober frònt, nos benisiá, totes les blats, e tot aquò, 'quò se fai pus avora. E alòr, la vianda vertadièra, n'aviam lo jorn de Dimars Gras, e quand aviam passat las fèstas de Dimars Gras, de quaranta jorns n'aviam pas tornat tastar de vianda. Sabes atanben, qu'aprèp la guerra n'aviam pas belcòp « de toilette », que de toalhas n'aviam gaire. Saguïam bien lavats perque n'aviam pas de bèlas raubas de nos botar dessus. Aviam un mantel e de raubas feitas dins de linçaus. »

LA VIANDE

« Le jardin était important autrefois. Il n'y pas seulement une salade ou un poireau. Tout se cultivait. On ne perdait pas un coin de terre. Et nous disions quand nous parlions du potager : « Et bien ! il y a de la « viande » !

Ce n'étaient que des légumes. Nous appelions cela de la « viande » (4). Nous disions : « Qu'est ce qu'il y a comme viande dans ce potager ! »

Pour la Saint-Jean, nous faisons des feux, nous mettions des brindilles. Et nous faisons un grand feu, et mettions le feu à tout cela, parce que c'était la Saint-Jean et que tout cela se faisait, et se voyait. Quand j'étais toute petite, nous ne faisons pas des fêtes comme maintenant, mon petit ! Et c'était tout ! Il n'y avait pas d'autre fête. Nous faisons la fête, mais pas souvent. Parce que, quand nous étions jeunes, c'était pendant la guerre, je me suis mariée en quarante quatre, alors juste après la guerre, tu t'imagines, on n'avait pas trop à manger. Une fois, pour Mardi Gras, nous allions à la messe, c'était les Cendres et le curé nous faisait la croix sur le front, nous bénissait ainsi que tous les rameaux de blé, et tout le reste, cela ne se fait plus maintenant. Et alors, la viande véritable, nous en avions le jour de Mardi Gras, et quand nous avons passé les fêtes de Mardi Gras, pendant quarante jours nous n'allions plus retoucher de viande. Tu sais aussi, qu'après la guerre nous n'avions pas beaucoup « de toilette », que des serviettes nous en avions guère. Nous étions bien propres même si nous n'avions pas de belles robes pour nous habiller. Nous avions un « manteau » et des robes faites dans des draps. »

Notes sur les 3 sujets abordés dans le témoignage de Gisèle Spinouze :

- (1) Nom de famille, parrain et marraine, non parents de Gisèle
- (2) L'oncle Augustin, instituteur et tuteur de Gisèle
- (3) Finalement, c'est la grand-mère qui a réuni toute la famille
- (4) Les pommes de terre étaient le repas de base
- (5) Les bals étaient interdits par un règlement du pouvoir de Vichy par « respect dû aux prisonniers de guerre ».



Gisèle (à gauche), sa grand-mère et les frères et sœurs

LES ALEMANDS

« Pendant la guèrra, sabes pas que lo Chastel de Chantarèla qu'èra un chastel presque en demolicion, i anavam dançar. Mès 'quò durava pas longtemps (5) perque, sabes, les Alemands, que disiáun qu'anavon passar dins la valada, e totes nos amassaviam, perque aviam peur, surtot que ieu, demorave a l'epòca chas Boudias, e m'aviáun botat totas las armas dins nòste apartament, e ben t'en rendes compte que « *si ces boches* » sariáun passats dins la valada, e ben ieu sariá pus en vida.

E, « *il y avait ceux qui dénonçaient les Français (la Milice)* ». A ben, te vase dire que, chas ieu, dins mon petiòt ostau, i a ajut la *Milice* (e qu' i èraun del monde qu'aun denonçat dels Francès), mès finalament qu'èraun barrats dins mon granier, epòde dire que per s'amuser aviáun gravat dins lo granier un jòc de damas, les de la *Milice*. Les autres les aviáun fait presoniers e les gardavaun dins lo granier d'aquel ostau. Dins lo granier, « *maintenant cela ne se voit plus* », mès quand arribère aici, dins lo granier i aviá coma un jòc de damas : amb lo cotèl aviáun gratat, una part pus clara, una altra pus sombre, e qu'aquò fasiá lo jòc de damas. Lo maquis de Sent-Vincenç les prendiáun e les aviáun mes dins lo granier e les menavaun dins lo bac d'en face a se lavar.

« *La Milice ce n'était pas bien joli, ils dénonçaient* ». Per exemple, fasiáun qu'i aguet un que les Alemands l'aviáun pres, que l'ai jamai tornat veire. Quand i ère a Coltura chas Lafarge, i aviá un jueine òme, que « *l'abbé Lafarge était prof de philo* », e que veniá prendre des cors, e ben un jorn que les Alemands l'amenèron, que l'ai tornat pas veire. E les Maquisards fasiáun pas que del bon : qu'anavaun a l'espiçariá e que preniáun tot, e nos defendiáun pas. Quand apreniáun que les Alemands davalavaun del Pueg Marin, fotiáun lo camp dins les bòscs, alòr qu'auriáun pogut demorar aquí per nos sauvar dels autres. S'apofietavaun d'èsser Maquisards per amassar la marchandia. Èra pas tròp dangerós, perque quand mèma per aici n'aviá pas d'Alemands, perque un jorn sèi anada a Orlhac per gardar mon fraire que s'anava operar, e ben a Orlhac i aviá dels Alemands pertot, e a Mauriac tanben. E sabes, chas ieu, pas chas ieu d'aneuit pardina, mès chas Boudias a Sent-Vincenç, qu'aquí èram « *locataires* », i aviá una femna qu'aviá jagut amb les Alemands e ieu pense que lo Maquis n'aviá profitat atanben pas mau, que t'en responde mon petiòt, qu'aviáun pas estrisat les matalàs ! »

LES ALLEMANDS

« *Pendant la guerre, figures-toi que le château de Chanterelle c'était un château presque en démolition, nous y allions danser. Mais cela ne dura pas longtemps (5) parce que, sais-tu, les Allemands, on disait qu'ils allaient passer dans la vallée, et qu'ils nous ramasseraient tous, c'est que nous avions peur, surtout que moi, j'habitais à l'époque « chez Boudias », et qu'ils m'avaient mis toutes les armes dans notre appartement, et bien tu te rends compte que si « ces boches » étaient passés dans la vallée, et bien moi, je ne serais plus en vie.*

Et, il y avait ceux qui dénonçaient les Français (la Milice). Et bien, je vais te raconter, que chez moi, dans ma petite maison, il y a eu la Milice (et ceux-là c'étaient des gens qui ont dénoncé des Français), mais finalement ils furent enfermés dans mon grenier, et moi je peux te dire que pour s'amuser, ils avaient gravé dans le grenier un jeu de dames, ceux de la Milice. Les autres les avaient fait prisonniers et ils les gardaient dans le grenier de cette maison. Dans le grenier, maintenant cela ne se voit plus, mais quand je suis arrivée ici, dans le grenier il y avait comme un jeu de dames : avec le couteau ils avaient gratté, une partie plus claire, une autre plus sombre, et tout cela faisait le jeu de dames. Le maquis de Saint-Vincent les prenaient et les avaient mis dans le grenier et ils étaient conduits. La Milice, ce n'était pas bien joli, ils dénonçaient. Par exemple, à cause d'eux, il y a eu quelqu'un que les Allemands ont pris, que je n'ai jamais revu. Quand j'étais à Coltura chez Lafarge, il y avait un jeune homme, c'est que l'abbé Lafarge était prof de philo et qu'il venait prendre des cours, et bien un jour les Allemands l'amenèrent et je ne l'ai pas revu. Et les Maquisards ne faisaient pas non plus que de bonnes choses : ils allaient à l'épicerie et ils prenaient tout, et ils ne nous défendaient pas. Quand ils apprenaient que les Allemands descendaient du Puy Mary, ils fichaient le camp dans les bois, alors qu'ils auraient pu rester ici pour nous sauver des autres. Ils profitaient d'être Maquisards pour ramasser la marchandise. Ce n'était pas trop dangereux, parce que quand même par ici il n'y avait pas d'Allemands, parce que un jour je suis allée à Aurillac pour garder mon frère qui se faisait opérer, et bien à Aurillac il y avait des Allemands partout, et à Mauriac aussi. Et tu sais, chez moi, pas chez moi de maintenant bien sûr, mais chez Boudias à Saint-Vincent, où nous étions locataires, il y avait une femme qui avait couché avec les Allemands et moi je pense que le Maquis avait profité d'elle aussi beaucoup, et bien je t'assure mon petit, qu'ils n'avaient pas arrangé les matelas ! »

Ces témoignages de Gisèle SPINOUBE ont été recueillis par Jean-François MAURY.

Ils font partie du complément aux « Contes et Légendes de St Vincent de Salers »

Edition Ostal Del Libre 2001.

Cela s'est passé au Falgoux

« Il faisait froid et il tombait des cordes, pourtant nous étions à la fin du mois de mai. Les nuages descendaient dans la vallée jusqu'au Rouffier à mi-côte de Néronne au dessus du Falgoux; un vrai temps de fin octobre. Le village était figé, tétanisé dans la tristesse de ce printemps maudit de l'année 1940. Quelques jours auparavant la voix chevrotante d'un vieux Maréchal nous avait informés de la décision prise de cesser les combats. Nous avions 13 ou 14 ans, encore enfants et pas encore adultes. Tributaires d'évènements qui nous dépassaient, nous venions d'échapper aux horreurs de l'exode sur les routes de France et nous nous retrouvions au Falgoux, désœuvrés et sans but. Une belote au premier étage « chez la Marlaude » tuait le temps.

Soudain, venus de nulle part, arrivait sur la place face à nous dans le froid et la pluie, une escouade de soldats sénégalais du « Train des équipages » commandée par un jeune lieutenant. Perdus, harassés, gelés, trempés, les hommes et les chevaux restaient figés, attendant un miracle qui leur donnerait un peu de chaleur.

Ils sont restés là un long moment, des heures peut-être et puis ils sont repartis...

Des fantômes apparus puis disparus.

Le Falgoux est retombé dans le silence. La nuit, une nuit qui a duré quatre ans, heureusement remuée, dès 1943, par la présence de nombreux réfractaires au STO. Nous ne parlions pas encore de « maquis ». Ce mot de « maquis » n'est apparu que vers la fin de l'occupation.

Je vous raconte cela... Qui s'en souvient ? Mais moi, je garde toujours en moi le souvenir du regard perdu d'un jeune soldat sénégalais qui me regardait sans comprendre et qui attendait, sans doute, que je lui tende la main et un bol de boisson chaude avec un sourire...ce que je n'ai pas fait... De regret, j'en ai encore le frisson. »

J.R. juillet 2009

Concours pour mobiliser les écoliers

Le culte de Pétain



Plusieurs millions de petits français, âgés de 8 à 14 ans, ont pour la seule zone libre, écrit ou adressé leur dessin au Maréchal Pétain.

Cette affiche invite les écoliers à envoyer au Maréchal Pétain à l'occasion de Noël un dessin représentant " la France que le Maréchal aime tant " .

Ce document s'inscrit dans l'effort d'encadrement et d'intense propagande propre au régime de Vichy. Il s'agit ici d'inciter les jeunes Français à représenter une France idéalisée par la Révolution Nationale : une France paysanne, rurale et traditionnelle.

Maréchal, nous voilà !

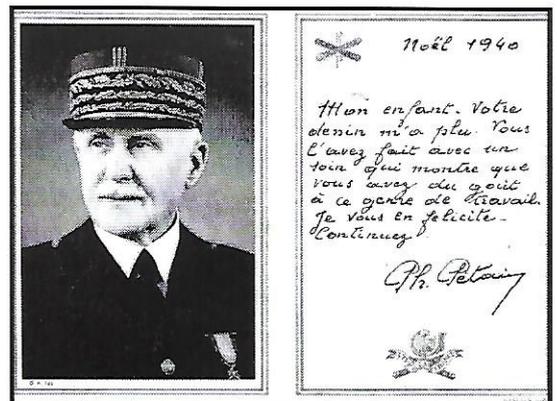
Les écoliers reçoivent en retour une carte illustrée d'un portrait du maréchal.

Chanson à la gloire du Maréchal Pétain (paroles d'André Montagard, musique d' André Montagard et Charles Courrioux.) chantée, par tous les écoliers de France pendant la Seconde Guerre mondiale , devient l'hymne officieux du Régime de Vichy, régulièrement diffusé par la radio.

Refrain :

Maréchal nous voilà !
 Devant toi, le sauveur de la France
 Nous jurons, nous, tes gars
 De servir et de suivre tes pas
 Maréchal nous voilà !
 Tu nous as redonné l'espérance
 La Patrie renaitra !
 Maréchal, Maréchal, nous voilà !

Cette chanson était également reprise par les jeunes hommes dans les « chantiers de jeunesse ». (souvenirs de Jean PERRET)



Cette carte a été trouvée dans un grenier de Saint-Vincent.

De nombreux petits enfants marseillais ont été accueillis dans des familles de la vallée du Mars. Nos anciens se souviennent.

Voici le vécu de **Robert VISCITA**, lou marseillou di tcha « la Mourine »

« Enfant de 9 ans, réfugié dans le Cantal en 1942/1943, je ne rapporte ci-dessous que mon vécu personnel.

. Est-ce le hasard, la chance ou la destinée ? »

Marseille, 1942.

« Restrictions, pénuries, les sirènes hurlent, les bombardements sont dévastateurs. Des abris sont creusés un peu partout. Certains résistent, mais les perquisitions se multiplient, les arrestations aussi. Les rondes de nuit nous effraient, nous subissons le couvre-feu...la population marseillaise vit un cauchemar.

Dans ce contexte de peur, de restrictions extrêmes et de souffrances quotidiennes, on peut comprendre que mes parents acceptent de se séparer de mon frère et moi sans connaître notre point de chute.

La raison l'emporte sur l'amour, mais c'est par amour que nos parents se sont sacrifiés. »

« Le jour du départ, nous sommes rassemblés au pied de l'escalier de la gare St Charles à Marseille (je souligne ici la bonne organisation de ces départs). Mon frère et moi avions chacun notre sac à dos contenant un morceau de savon (de Marseille), trois enveloppes timbrées et quelques affaires.

Pourquoi le Cantal ? C'est un département très mobile, déplacements saisonniers, vendeurs ambulants, marchands de toile, placement des garçons de fermiers dès l'âge de 11 ans... Région montagneuse, région d'élevage avec de nombreuses fermes d'où un besoin de main-d'œuvre, pas ou peu d'industrie, pas de point stratégique, très peu d'allemands, ... C'est un lieu sécurisant. D'autre part, le Préfet du Cantal de l'époque a exercé des fonctions importantes à la Préfecture de Marseille et favorise l'accueil des « petits marseillais ».

« **1ère arrivée** à Aurillac : mon cousin et ma cousine nous quittent et sont dirigés vers St Martin Cantalès.

2ème arrivée à Mauriac : vers 8 h 30, nous descendons du train et prenons notre petit-déjeuner sur la terrasse du café « le Terminus », nous montons dans un autocar à gazogène et direction Anglards de Salers.

3ème arrivée : nous voilà dans l'ancienne mairie, alignés contre un mur, notre étiquette autour du cou. Je tiens serrée la main de mon frère. Je suis menu, fragile, la peur au ventre, mes jambes flageolent.

Certaines familles viennent « choisir » leur enfant. Le Maire place autoritairement certains enfants dans leur famille d'accueil. Pour mon frère et moi, nos familles respectives ne sont pas là. Le souhait de chacune a été donné au Maire qui nous place, mon frère à la grande ferme des Aldières et moi à la petite ferme des Aldières. Les deux fermes se touchent. Nous sommes très près l'un de l'autre.

4ème arrivée : la panique s'empare de moi. Nous quittons Anglards de Salers dans une charrette à chevaux conduite par le fermier de la grande ferme de Longevergne de Maleprade. Arrivés au pont des Aldières, le fermier immobilise la charrette et dit à mon frère de descendre et de rejoindre la fermière qui l'attend sur le seuil de la maison. Resté sur la charrette, je tremble et ne peux dire un mot. Le fermier repart et immobilise sa charrette devant la maison voisine : c'est la maison de ma famille d'accueil. Mon émotion est extrême. Là, sur le seuil de la porte, la fermière me tend les bras, m'embrasse et me dit « *Viens, mon enfant, tu es ici chez toi* ».

En une fraction de seconde, un climat de confiance m'envahit. »

Dès le lendemain de mon arrivée, la fermière Madame COURBOULEIX (appelée La Maria) m'emmène voir mon frère et faire plus ample connaissance avec les fermiers qui l'accueillent. On écrit également une lettre à nos parents pour les rassurer.

Les jours suivants, en compagnie de M. COURBOULEIX (appelé Alphonse), je prend contact avec la nature, les prés, les vaches, les veaux, les pâturages...

Très affectueusement, Alphonse me surnomme « Robinot ».

Les 18 mois vécus étant tellement riches en vécu et en apprentissages que je ne peux les détailler... Je vais vous relater quelques faits les plus marquants :

- La Maria m'offre une petite chienne Brunette qui devient ma confidente. Cette chienne, l'ânesse Belotte et plus tard la chèvre Blanchette !!! Pour moi tout seul, c'était formidable !

- Petit à petit, je m'adapte à la cuisine auvergnate. La Maria m'équipe de chaussettes de laine montant jusqu'aux genoux, d'une pèlerine noire, d'un passe-montagne, de gants.. Et malgré tout, je souffre du froid. Je m'adapte difficilement aux sabots.

- Tout le monde parle le patois, alors j'apprends le patois.

- La Maria et Alphonse murmurent des chants, alors je les apprend et je chante (les « Esclops », la célèbre bourrée d'Auvergne, « la paimpolaise », « la Yoyette »...). Malgré la guerre, quelques personnes présentent une pièce de théâtre aux Aygoutounes et on me demande de chanter, ce que je fais avec plaisir.

- J'apprends également la signification de quelques symboles : le losange, par exemple, symbole du bonheur. Il est souvent sculpté sur les panneaux de la porte d'entrée ou découpé dans les volets des fenêtres.

- un autre moment très effrayant pour moi : La Maria souhaite tuer le cochon un jeudi afin que je puisse assister à ce jour de réjouissance !

- Le labourage, l'ensemencement, la moisson, le battage du blé, la fenaison, le ferrage des chevaux et des bœufs chez le forgeron de Maleprade, la cuisson du pain dans le four banal des Aldières ou le plus souvent dans celui de la grande ferme des Aldières.... Ce sont des moments inoubliables !

- L'année scolaire à l'école de Maleprade se passe très bien pour moi. Très encouragé et suivi par La Maria pour mes leçons et mes devoirs, je donne entière satisfaction.

- La veillée, un autre moment très agréable. En fin de veillée, Alphonse me porte sur son dos pour aller au lit, La Maria m'embrasse, la lumière s'éteint et... L'angoisse me reprend : je pense à toute ma famille qui subit l'enfer de la guerre. Heureusement pour moi, je vois mon frère tous les jours, et cela me rassure.

Une petite anecdote parmi tant d'autres : Je garde les vaches dans un pré bordant la rivière. Tout est calme, je vais pêcher. J'attrape des vairons ... Et soudain, le fermier du pré voisin ramène, dans notre pré, les vaches qui étaient sous ma garde. Je rentre à la maison avec mon « barlitou » (seau à lait) rempli de poissons, tout fier. La Maria me dit « *porte ces poissons au fermier !* »... Ce que je fais. Et là, le fermier donne tous mes poissons aux chats !

Leçon très dure, mais méritée. J'accepte et je comprends.

Pendant un an, nous ne voyons pas nos parents. Certes, nous nous écrivons car La Maria trouvait que c'était un excellent exercice de lecture/écriture car il y avait une profonde motivation. J'aimais recevoir des lettres de mes parents que je gardais précieusement dans une petite boîte en bois à côté de mon lit. Je les lisais et relisais sans cesse.

Au printemps de 1943, mes parents viennent nous voir (ils sont très bien reçus).

L'année scolaire écoulée, l'été passé, nous retournons à Marseille et compte-tenu de l'affection qui m'unissait à La Maria et à Alphonse, je leur promets de revenir aux grandes vacances. Ce qui fut fait.

Malgré les circonstances très difficiles mais compte-tenu de mon âge, de ma sensibilité, de la présence de mon frère, de la forte personnalité de La Maria, de l'affection que me portèrent autant Alphonse que La Maria, cette période me marqua à vie.

Outre les connaissances, ce fut un enrichissement complet : leçon de morale, de respect de l'autre, respect des animaux, le partage, le goût de lire, une année scolaire réussie, des camarades de classe que je continue aujourd'hui de fréquenter...

Un VECU peut-être pas unique mais EXCEPTIONNEL.

« Est-ce le HASARD, la CHANCE ou la DESTINEE ? Je réponds : les trois à la fois. »

Au-delà du devoir de mémoire, il y a également le devoir de savoir, de connaître et d'entendre ce qui s'est passé dans un temps pas si éloigné. Cette vérité sur l'histoire est possible grâce aux témoignages de ceux qui ont vécu ces moments. Nous avons rencontré Jean PERRET, au FALGOUX. Né en octobre 1920, (il a 90 ans aujourd'hui), il se souvient des événements qu'il a vécus et nous les fait partager.

La convention d'Armistice est entrée en vigueur le 25 juin 1940 et l'armée Française est dissoute.

Suite au Conseil de révision en janvier 1940, Jean PERRET fait partie du 3ème contingent des appelés. Ils sont à la disposition des autorités. Ils vont constituer l'embryon des « **chantiers de jeunesse** ». La loi de janvier 1941 institue un stage obligatoire pour tous les français résidant en zone libre, âgés de 20 ans et appelés par classe pour 8 mois.

Jean PERRET est affecté début juillet 1941 au **camp de Lodève** (Hérault). Avec lui, ses camarades de la vallée Paul JONCOUX, Robert DUMAS, Pierre GAUTHIER.....

La tenue est le blouson de cuir havane, pantalon de golf en drap vert forestier, bérêt noir. La tenue de travail est vert forestier.

L'activité de ce camp est diversifiée : abattage du bois, confection de charbon de bois pour l'alimentation des voitures à gazogène, ouverture de routes....l'hiver fut terrible.

En février 1942, Jean PERRET est revenu dans la vallée du Mars et il se souvient de son parcours à pied avec Paul JONCOUX : Mauriac-St Vincent-Le Falgoux. Il a ensuite travaillé dans les fermes jusqu'en 1943.



Ce tract de propagande appelle les jeunes Français à partir travailler en Allemagne.

le système de la **Relève** fut instauré en juin 1942 par Laval afin de répondre aux exigences allemandes en matière de main d'œuvre (1 prisonnier libéré contre 3 ouvriers envoyés en Allemagne). Ce document insiste sur l'effort et le courage dont les jeunes Français doivent faire preuve pour libérer leurs aînés et sur les opportunités professionnelles sensées être offertes à ceux qui partent.

La **Relève** ne donnant pas d'assez bons résultats, le **Service du Travail obligatoire (S.T.O.)** est créé et chaque jeune doit être porteur d'une carte de travail et se préparer à partir travailler en Allemagne.

En juin 1943, tous les jeunes de la vallée du Mars sont convoqués. Certains sont partis en Allemagne. Des réfractaires se sont cachés dans les bois du Falgoux.

Jean PERRET a été appelé un peu plus tard. Suite à une visite médicale, un classement a été établi en fonction des aptitudes. Les maçons, les couvreurs sont partis, Jean PERRET, agriculteur, est resté dans la vallée.

L'imminence d'un débarquement allié et la présence de nombreux maquisards pour échapper au STO entraînent la Résistance à créer des « réduits » (Le Mont Mouchet, la Truyère vers Chaudes-Aigues, et le Lioran).

A partir de mai 1944, ce fut la **mobilisation générale**. A pied, en voiture, par car... , les volontaires rejoignaient le maquis. « *Il y avait le maquis à Néronne, et les maquisards descendaient dans la vallée en cachette...* » se souvient Jean PERRET.

Puis, ce fut le débarquement des alliés en juin 1944.

Le 13 juillet, un message de la BBC « le cannibale a bouffé les esquimos » annonçait pour le lendemain :

« l'opération Cadillac »

Un jour inoubliable pour Jean PERRET : Le 14 juillet 1944

A proximité de Pleaux, eut lieu « l'opération Cadillac », très important parachutage de matériel et d'armes (plus de 50 tonnes de containers) à Enchanet.

« *Une fantastique armada d'avions est passée au dessus de la vallée. On n'avait jamais vu ça ici !!!* » raconte Jean PERRET. « *L'euphorie était grande au lendemain de cet extraordinaire 14 juillet. Maintenant, nous étions armés !* »



« *On a été incorporé à la **Compagnie Renaud** et on a pris en garde la zone stratégique allant d'Aurillac au Lioran, au col de Néronne et à Mauriac. Quelques jours après le parachutage, nous sommes partis à Pleaux pour charger et évacuer tout le matériel reçu. Des Compagnies furent formées et on nous enseigna le maniement des armes* »

Les événements racontés dans les journaux locaux :

CANTAL

MÉMOIRE

Les combats pour la Libération au pas de Compaing et au Lioran

Une forte garnison allemande assistée par les militaires occupe Aurillac en 1944. Les FFI surveillent la garnison et préparent sur les voies de retraite des embuscades permanentes. Les colonnes qui évacuent Aurillac (les allemands refusant de se rendre) sont systématiquement accrochées.

Le 7 août 1944, l'embuscade du Pas de Compaing sur la commune de Saint-Jacques-des-Blats a été l'une des plus importantes du Cantal. Les combats pour la libération ont repris du 10 au 14 août au tunnel du Lioran.

Le 10 août 1944 toute la garnison allemande évacue Aurillac (soit environ 500 hommes). La colonne s'échelonne par petits groupes dans la vallée de la Cère. Les combats s'engagent sur le côté nord du tunnel du Lioran. Quatre groupements de résistants attaquent la colonne. Au Lioran, les Allemands sont contraints de rester à l'abri sous le tunnel. Ils resteront immobilisés pendant 48 heures. Ils ont reçu les renforts de l'aviation. Le mitraillage des avions aux abords du tunnel a augmenté les pertes chez les maquisards. Des villages ont été touchés par les bombardements allemands comme LAVEISSIERE.

Grâce à l'appui de la colonne Jesser, les allemands sont parvenus à Murat, le 15 août 1944.

Les accrochages et les combats se sont poursuivis jusqu'à la libération complète du Cantal, le 24 août 1944.

Extraits de différents journaux du Cantal.

On ne doit pas oublier le sacrifice de ces « compagnons de l'ombre ».

De nombreux résistants ont répondu à l'appel dans le Cantal. Certains ont donné leur vie, d'autres ont été fait prisonniers.

La stèle de Roche-Taillade porte les noms des volontaires tombés glorieusement pour la libération du Cantal et de la France.

Souvenirs de Jean PERRET (le Falgoux) dont j'ai recueilli le témoignage.

J'ai complété son récit avec des détails donnés par d'autres participants à ces événements, trouvés sur internet.

« Je me souviens comme si c'était hier !!!

Le 6 août 1944, de Mauriac, la nouvelle arriva : un groupe motorisé de la garnison allemande d'Aurillac était rassemblé et devait faire mouvement le lendemain vers Murat. Il fallait l'intercepter.

Je n'ai pas participé à l'embuscade au Pas de Compaing.

Le jeudi 10 août à 12 h la garnison allemande d'Aurillac évacuait la ville et prenait la route du Lioran qu'elle atteignit le 11.

Nous devions assurer la relève et nous sommes partis pour Saint-Jacques-des-Blats. Nous avons pris position et avions pour mission de tenter le bloquer le passage obligé de la colonne par le tunnel routier.

A 8 h 30 les premiers véhicules allemands arrivèrent et le feu fut déclenché. Les occupants des véhicules furent mis hors de combat. D'autres véhicules arrivèrent et les combats furent violents !

Nous étions en terrain découvert. La majorité des détachements se dirigèrent vers la ligne de crête...

Nous sommes restés au dessus de la route pour continuer le combat de destruction.

A 11 heures, des renforts ennemis arrivèrent par le train et mirent en batterie des mitrailleuses et des mortiers sur la voie ferrée à l'entrée du tunnel. Un groupe avait détruit le pont de la Roche-Taillade au nord du Lioran pour couper la retraite des allemands bloqués dans le tunnel....

On s'est battu pendant 3 jours....

J'étais avec Jeantou JONCOUX, Georges ANDRIEUX et Pierre GAUTHIER (blessé dans l'après-midi du 11/08).

« on a cru notre dernière heure arrivée »...

Puis, l'ordre nous a été donné de ne plus attaquer la colonne pour éviter les représailles et les pertes dans la population de Murat.

Alors, le 13 août au soir, on s'est replié sur Albeypierre.

Je garde encore le souvenir de ces 3 jours de combats et je réalise que j'ai eu beaucoup de chance. »

« Quelques jours plus tard, je suis revenu au Falgoux. J'ai été rappelé en 1945 dans l'infanterie à Montluçon. Mais j'ai préféré rester sur place et pendant deux mois, j'ai gardé des prisonniers allemands à Mauriac. Puis, après deux autres mois passés au barrage de l'Aigle, j'ai été démobilisé. »

Je suis le seul survivant aujourd'hui dans la vallée! »

Un grand MERCI à Jean PERRET pour son témoignage

Délibérations municipales, Saint-Vincent de Salers

En consultant les registres des délibérations municipales, nous avons relevé quelques évènements de cette époque.

De nombreuses **assistances** ont été votées pour aider la population au cours de ces années difficiles : aide financière pour les vieillards en difficulté, une assistance médicale gratuite pour les pupilles de la Nation et pour les femmes en couche, des aides aux indigents, des allocations militaires...

En 1936, suite décision ministérielle, les deux écoles publiques spéciales ont été fusionnées en une école mixte à une seule classe. L'effectif est en augmentation, en 1936, il y a 48 élèves (22 filles et 26 garçons).

Il est demandé une création d'une classe enfantine pour les enfants de 4 à 6 ans.

En 1937, création d'une caisse des écoles.

Elle a pour but de faciliter la fréquentation des classes par des récompenses sous forme de livres utiles, des livrets de Caisse d'Epargne aux élèves les plus appliqués, de secours aux élèves indigents ou peu aisés en leur fournissant des livres et des fournitures de classe ou en leur distribuant des vêtements chauds pour l'hiver et des chaussures.

Les ressources de cette caisse se composent :

- de subventions qu'elle pourrait recevoir de la Commune, du Département ou de l'Etat,
- des fondations ou souscriptions particulières,
- des dons, legs, fêtes de bienfaisance...
- des dons en nature...

Il y a des membres fondateurs et des membres souscripteurs.

En février 1940, le Conseil Municipal décide de voter une somme de 1.000 F à distribuer entre tous les mobilisés de la Commune.

Le 26 avril 1940, le Conseil Municipal a reçu de l'Administration des Eaux et Forêts, une demande de coupe dans la forêt de Bombarre et chez Meric, coupe nécessaire aux besoins de la défense nationale. La coupe est décidée pour être vendue aux adjudications de 1940.

En 1940, le Conseil Municipal décide de porter les enfants réfugiés de Marseille malades sur les listes d'assistance médicale gratuite (ce qui est réclamé par l'autorité supérieure).

En séance du **21 juillet 1944**, le Conseil Municipal expose que le Chef du Groupe de la Résistance a provoqué une réunion concernant le ravitaillement de la commune. Une commission, composée de deux membres du Conseil Municipal et deux membres de la Résistance, a été créée pour collecter le grain et éventuellement en cas d'insuffisance de la collecte, de procéder à des perquisitions chez tous les exploitants producteurs.

Nous ne pouvons pas ignorer ceux qui ont donné leur vie pour leur patrie.

Leur nom figure sur une plaque sur le monument aux morts de Saint-Vincent, du Vaulmier et du Falgoux.

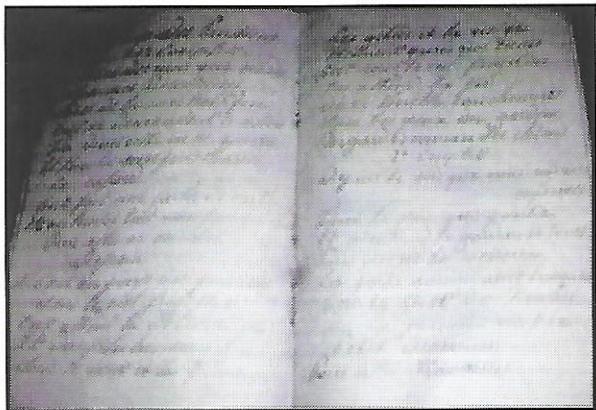
Nous les citons aujourd'hui en leur rendant hommage car ils font partie du devoir de mémoire.

Saint-Vincent : Etienne DU FAYET DE LA TOUR, Marcel THESSANDIER, Jean BESSON, Gabriel DUMAS.

Le Vaulmier : Ernest BORDERIE

Le Falgoux : Pierre ANDRIEUX, Henri BERGER, Marcel CHAMBRE, René LAMOURE, Jean ROBERT, Jean-Louis SERRE

La 2ème guerre mondiale vécue par un soldat de la vallée du Mars à travers son « carnet ».
Souvenirs retranscrits par JP. VERGER.
Cette personne étant décédée aujourd'hui , nous l'appellerons H.A. afin de respecter son anonymat.



H.A. a 21 ans lors de la déclaration de la guerre contre l'Allemagne par la France, le 3 septembre 1939. La mobilisation générale est décrétée, et le 5 septembre, il doit se rendre à Riom-es-Montagne où il est convoqué. Dix jours plus tard, il embarque à la gare et rejoint son régiment à Brignais dans la banlieue lyonnaise. Aussitôt arrivé, il doit faire une marche de 18 km en tenue de campagne pour rejoindre St Geniez les Olliers (Rhône). Le régiment y stationne pendant plus d'un mois, puis se rend en Savoie. Fin novembre 1939, le régiment rejoint la frontière suisse et les soldats vont séjourner au Fourgs (Doubs) à 1.100 m d'altitude où ils doivent assurer la sécurité de la frontière. Aucun coup de feu ne sera tiré : c'est la « drôle de guerre ».

Le 10 mai 1940, les allemands attaquent, la ligne Maginot est contournée, et le 14 mai, ils sont à Sedan. Le régiment de H.A. monte rapidement vers le sud de l'Alsace et des Vosges, du Doubs et arrive à Fossemaigne (Territoire de Belfort) le 27 mai 1940. Le 18 juin 1940, alors que la situation militaire française est désespérée, le régiment se dirige vers Bussang (Vosges). Il se positionne aussitôt car ils sont encerclés par l'armée allemande. Ce sont alors, les premiers coups de feu échangés. Ils sont obligés de se rendre (le même jour, Pétain signe l'armistice).

Le commandant du régiment refuse et un bombardement commence. En début d'après-midi, ils subissent les assauts allemands. Ces derniers sont repoussés.

La lutte continue jusqu'à 19 h, et le commandant accepte de se rendre. Bussang est en feu. Il y a beaucoup de morts militaires et civils.

Les armes sont déposées à 19 h 30.

Commentaire de H.A. dans son carnet : « *Pour nous commence une nouvelle vie* ».

H.A. et ses compagnons sont prisonniers et rassemblés sur un court de tennis.

La Bataille de France est terminée.

Le 24 juin 1940, les prisonniers sont transférés à l'usine Schlumberger à Mulhouse où ils vont rester un mois. Le 22 juillet 1940, ils embarquent pour l'Allemagne.

Le Rhin est passé à midi et ils arrivent à Neubrandenburg (Poméranie occidentale) 45 heures plus tard.

« *Ma vie d'exil commence ainsi que celle de nos souffrances* » note H.A. dans son carnet.

Dans le camp de Neubrandenburg, H.A. est fouillé, dépouillé de son argent et de choses très personnelles. Il y restera un mois et va se plaindre de la faim.

Avec 21 autres prisonniers, il va être transféré à Warin dans le nord de l'Allemagne orientale où il va travailler pendant près de 5 ans dans les bois locaux. Sa vie sera rythmée par le travail de bûcheron et par les lettres et colis reçus de France.

De juin 1941 à décembre 1941, il va recevoir 25 lettres ou cartes. Certaines mettront deux mois pour lui parvenir.

Il recevra environ deux colis par mois envoyés par sa famille.

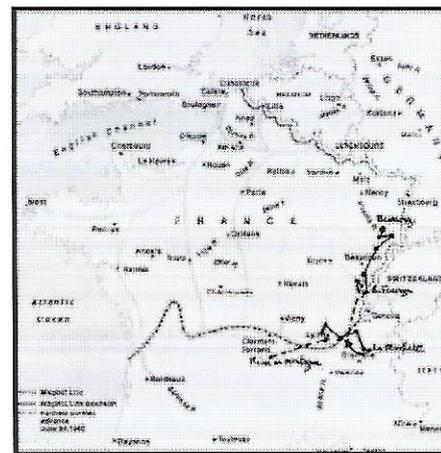
Le dimanche, c'est le seul jour de repos. Il écrit alors des chansons, souvent tristes en signant « *un jour de cafard* ».

Le 3 mai 1945, il sera libéré par l'armée russe.

Avant de rejoindre la France, et la vallée du Mars, il sera transféré en Russie.

Exemple de colis reçu par H.A. lors de sa captivité :

500g de « nouilles », des amandes, du poivre, des biscuits de guerre, 4 paquets de petits beurre, 250 g de chocolat, un fromage, un saucisson, 2 paquets de cigarettes, un cube de soupe et du pain d'épice.



De nombreux soldats issus de la Vallée du Mars ont été retenus prisonniers pendant de longues années loin de leur famille. Certains même ont réussi à s'évader. Nous ne pouvons malheureusement pas les citer tous. Mais grâce à ce carnet de H.A. nous avons une vision réaliste de ce qu'ils ont vécu.

Si des lecteurs ont des souvenirs particuliers sur un père, un mari, un frère ayant vécu cette période, n'hésitez pas à témoigner. Notre bulletin est là pour ne pas oublier.

Les fours à pains

Au Moyen-âge, le seigneur était propriétaire du four et le paysan devait payer une redevance, en argent ou en nature, pour y cuire son pain. Le « fournier » en titre en était chargé.

Mais la construction et l'entretien était coûteux et dans les petites localités, le seigneur l'abandonna. Les fours devinrent alors communautaires et l'entretien, l'affaire de tous. L'utilisation était confiée à tour de rôle à une personne de bonne volonté qui chauffait le four et surveillait la cuisson.

En 1789, l'abolition des privilèges met une fin totale à la banalité.

Des fours privés furent construits par des propriétaires aisés. Ils étaient alors attenants aux maisons ou même parfois incorporés à celles-ci, l'ouverture se situant alors dans la cheminée de la salle. Les fours sont très souvent précédés d'un fournil (construction rectangulaire s'accolant à la cheminée située juste au devant du four).



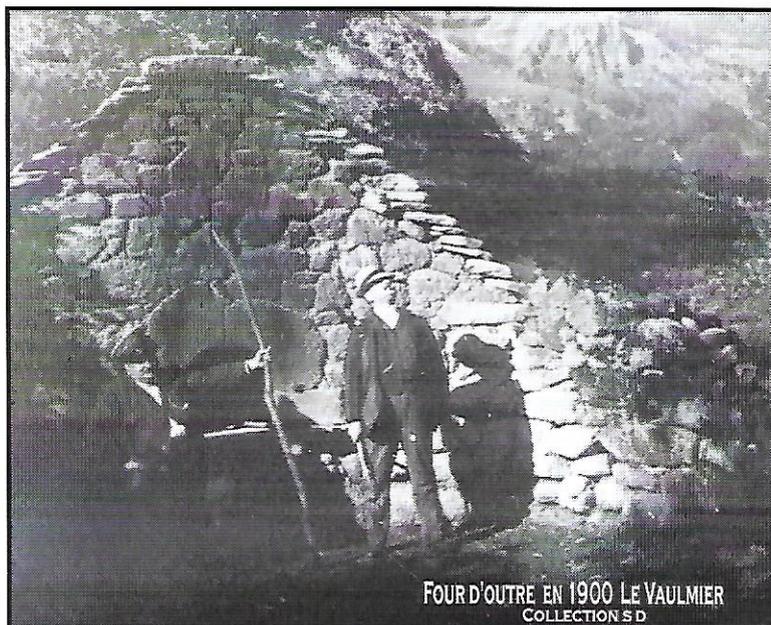
Source Gely



« *Donnez nous notre pain quotidien !!!* »

Il ne faut pas oublier que le pain était la base de l'alimentation paysanne avec les châtaignes, les pois, les haricots, les choux, la pomme de terre... Rares étaient les « petits paysans » qui pouvaient se vanter d'avoir leur pain quotidien assuré... Années de disette, de grêle, de pluie qui pourrissaient le grain avant maturité, « donnez nous notre pain quotidien » était une phrase lourde de signification.

Le pain était un objet de respect et de vénération. La « tourte » n'était pas coupée avant d'y avoir tracé le signe de la croix avec le couteau.



FOUR D'OUTRE EN 1900 LE VAULMIER
COLLECTION S D



**Un four, en piteux état !!!
Pépanie (Anglards de Salers)**



**Le four du hameau de Lespinasse,
(commune du Vaulmier)**

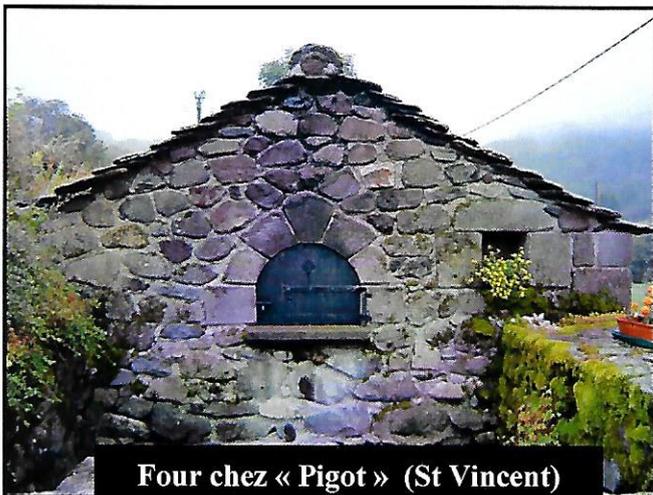
Au fil du temps, l'utilité de ces fours n'a plus été d'actualité. Puis ils ont été abandonnés, envahis par les ronces. La voute s'est effondrée....

Mais quelque uns seront sauvés et remis en état de fonctionner.

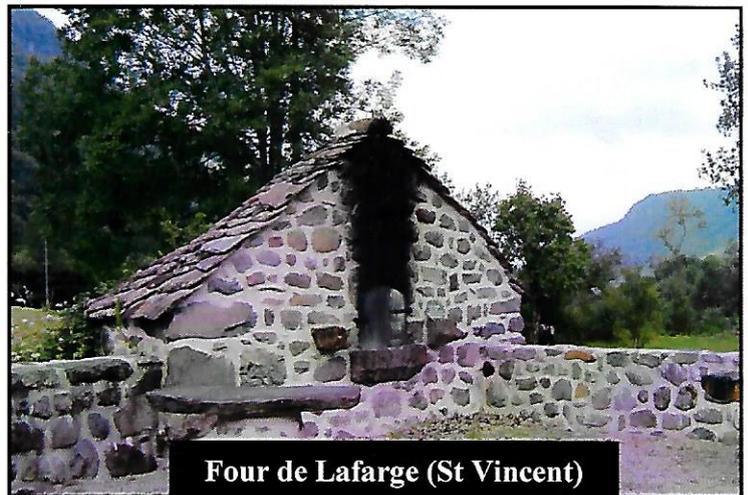
Avec beaucoup de bonne volonté, ils chauffent à nouveau, on y cuit pains et pâtisseries.

Ils deviennent lieu de fête et de rencontre.

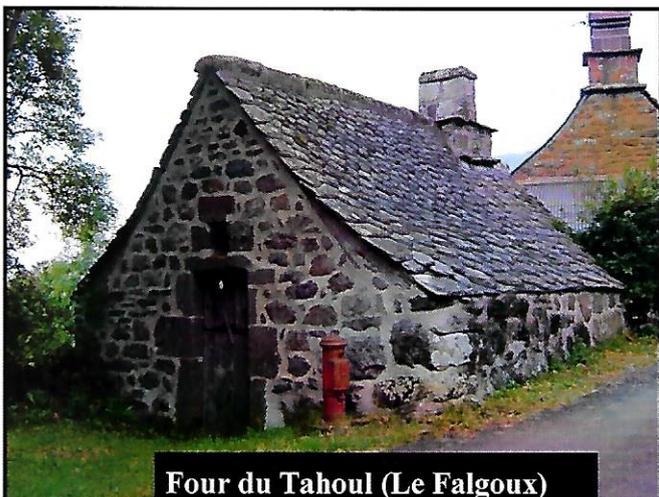
Conservé, entretenu, un four de village, outre le témoignage de la vie autrefois, permet de garder à notre environnement, cette « couleur locale » que nous affectionnons particulièrement.



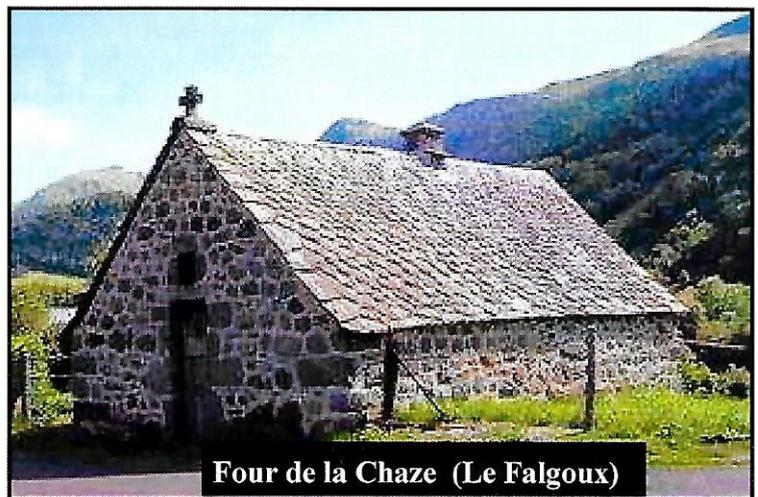
Four chez « Pigot » (St Vincent)



Four de Lafarge (St Vincent)



Four du Tahoul (Le Falgoux)



Four de la Chaze (Le Falgoux)